



Colonie de vacances

Renaud Montoury

Rien d'illisible pour autant dans ce texte "plutôt de poésie, ou de recherche", dit-elle, et aux formes très variées : amorces de récits, explications de phrases, "dispositifs" qui ironisent doucement sur les formes vides et convenues prises par la commémoration de l'année de l'Algérie en 2003. Il y a même un micro-roman inséré au milieu du livre, avec page de couverture et typographie Gallimard. Et puis ces épitaphes qui donnent à cet opus une gravité toute singulière dans l'autre "grand ensemble" que constitue l'œuvre en cours, depuis plus de dix ans maintenant, de Nathalie Quintane. Loin d'une histoire lyrico-romancée, tout s'écrit au présent de l'indicatif : ça "refroidit l'atmosphère", écrit-elle, tandis que "les narrations au passé prodiguent une chaleur bienfaisante". Du même coup, le texte résonne de la situation actuelle de l'Algérie, et de même le titre, *Grand ensemble*, évoque les barres d'im-

meubles et autres HLM par lesquelles la société française crut pouvoir gérer son histoire coloniale mal digérée.

Faut-il inclure ce texte au rayon élargi des littératures francophones ? Là encore, Quintane esquive le piège de la fausse réconciliation : "Il me fallait, comme dit l'écrivain antillais Patrick Chamoiseau, éviter le "doudouisme", les clichés, sans pour autant m'interdire de les évoquer." Eviter l'exotisme de pacotille, mais aussi "la littérature scout", ne pas écrire "comme un caporal", et donc tra-

quer jusque dans la langue ce qui est encore informé par l'opération dite de "pacification" menée par l'armée française, cette grande muette. D'où le retour constant de l'écrivain sur son propre texte. Mais la métatextualité n'est pas seulement ici un signe extérieur de poésie, elle est le travail critique, autocritique d'une écriture confrontée à une aporie nationale.

Jean-Max Colard

Grand ensemble (P.O.L.), 165 pages, 16 €

Claire Marin *Hors de moi*

Allia, 126 pages, 6,10 €

Premier roman en soliloque, rare et tenu, sur les souffrances infligées par une maladie incurable.



D'une traite, et sans répit : il n'y a pas d'autre manière de lire ce court texte, dissection par les mots de la douleur physique, en dépit de ce tardif aveu

d'impuissance : "On ne sait plus quelle parole peut dire la vérité de cette expérience." Dès la première page, le lecteur est happé par une voix : la narratrice esseulée raconte dans un ordre arbitraire les blessures physiques et mentales provoquées par une maladie étrange, auto-immune, sorte de dérèglement du corps qui s'attaque lui-même en tentant de se défendre. Le soliloque explore et interroge sans relâche la nature du mal, fouillant à l'infini un champ lexical de la destruction : la douleur qui irradie la chair et défait les articulations, le corps meurtri, dépossédé de son identité, sa manipulation clinique par un personnel hospitalier indifférent. Et encore : la dépression, l'éloignement de la réalité, la solitude – à laquelle répond celle du lecteur, dans un curieux effet de miroir. Dans *Hors de moi*, pas de parents éplorés, pas d'amis, pas de présence tampon où se projeter, qui amortirait ce face-à-face inconfortable avec la voix malade. Celle-ci nous tient en otage dans sa chambre d'hôpital, nous force à regarder un corps enlaidi, à entrer dans sa souffrance. On est tenu de rester à son chevet, jusqu'à l'apaisement – qui n'arrive jamais. La voix est brutale, noueuse, tendue. Presque organique, toute en chocs et frictions. Lucide, avant tout. Le comble de la maladie procède d'une inversion des valeurs. Elle se pare ici de vertus presque obscènes : la maladie comme intensité de vie, "puissance capable de contrer l'effet de l'habitude (...), qui exalte et excite"; source d'ivresse et de jouissance, "dans cette sensation violente qui suspend tout". La douleur comme "pure énergie", et même "passion" coupable, comparée à un amant violent et possessif desserrant parfois son étreinte. Pour une courte période de rémission, qui est moins l'assurance d'un répit que la menace d'une rechute. La narratrice nous avertit, son impossible guérison interdit toute forme de progression narrative, de happy-end. La maladie gagnera, scellant cette première défaite que constitue déjà celle du langage. Dans ces pages, ce dernier s'accorde peut-être un peu trop facilement d'une confusion, plus improvisée que volontaire.

Emily Barnett

Après avoir écrit autour de la chaussure, de Jeanne d'Arc ou d'elle-même, NATHALIE QUINTANE s'attaque à un sujet de poids : l'Algérie.

Tout comme le père de Nathalie Quintane, qui en avait ramené des diapositives touristiques, tout comme les pères d'une génération née dans les années 60, mon père a fait la guerre d'Algérie. Me reste le souvenir d'une photo où

il apparaît en tenue militaire au milieu des sables, me reste aussi son silence encore continu sur ce sujet, la plus forte chape de plomb de mon histoire familiale.

Et pour elle l'écrivain, et pour moi le lecteur, ce non-dit de l'Algérie française est le point de départ de ce *Grand ensemble*, remontage de textes publiés déjà çà et là, notamment *L'Année de l'Algérie* paru chez Inventaire/Invention. Sauf qu'ici l'Algérie apparaît en creux, innommée sur la page de couverture, et en bas de page cette simple mention : "(concernant une ancienne colonie)". Une périphrase entre parenthèses, voilà qui dit bien la situation de cet ancien ex-territoire français dans la conscience nationale. D'où cette série de textes intitulés "faux barrages" : "Ce sont des leurres, commente l'écrivaine interviewée par téléphone, des histoires interrompues qui font obstacle mais qui en même temps aident la lecture. Une métaphore de cette aporie. J'ai procédé par page, en essayant de trouver la forme la plus appropriée, sans chercher de continuité. Parce que c'est quelque chose d'incontinuable, sans linéarité possible, parce qu'il y a trop de contradictions dans cette histoire, trop de choses pas claires."

Aucune linéarité n'est possible, parce qu'il y a trop de contradictions, de choses pas claires dans cette histoire."

